

Marie Cardinal (1928-2001)

Romancière française, morte d'un cancer.

*Les grands désordres*¹ raconte la cohabitation d'une femme, Elsa, avec sa fille, Laure, droguée, qui finit par échapper à la drogue. Pas de négativité particulière dans le sujet, traité de façon très émouvante.

Bien sûr des descriptions sont dures, par exemple :

Laure se démène dans le bordel de sa chambre avec une énergie incroyable. Elle est nue, son système nerveux est tatoué sur sa maigreur, comme les frontières d'une géographie des supplices. La carte de l'enfer ! Une fois de plus Elsa pense aux poupées de sacrifice, aux squelettes de carnaval.

Mais ce n'est pas à retenir ici.

Danger délirant

Un chapitre s'intitule *Rêves de Laure*. Un extrait :

Pourtant Elsa disait qu'il y avait des diplodocus et des pieuvres, qu'ils avaient déjà tué une personne et l'avaient dévorée vivante, qu'il fallait s'en aller. Laure, en cachette de sa mère, partait à la recherche des monstres. Elle découvrait un lieu aride et poussiéreux, un espace géographique immense, un emmêlement infini de collines pierrailleuses. Là, des animaux gluants se repaissaient d'un homme qui n'arrêtait pas de mourir.

Cadavre

Dans *Amour... amours...*² on trouve cette rêverie à propos de la mort de Clytemnestre, tuée par Oreste, et dont le cadavre est abandonné aux mouettes.

Encore deux ou trois coups de bec et la mouette détache un morceau de chair qu'elle brandit et, après quelques ajustements, qu'elle avale en soulevant la tête et en faisant aller son jabot de bas en haut.

C'est le signal de la ruée vers le banquet, la ripaille. On ne voit plus rien du corps de la reine, elle n'est qu'un amas d'oiseaux piaillant, se chamaillant, criaillant.

Deuil

Dans la même œuvre :

Le père de Lola est un cercueil qui navigue dans sa vie comme un petit sous-marin, bateau qui ne coule jamais, fermé, cloué, portant en lui ses secrets.

Le cercueil du père, que l'héroïne n'a guère connu, revient très souvent dans le roman.

Cette idée de cercueil bateau (réminiscence de la barque des morts chez les anciens Egyptiens ?) se retrouve dans un autre de ses romans, *Comme si de rien n'était*³ :

¹ Grasset, 1987.

² Grasset, 1998.

³ Grasset, 1988.

On dirait que tout bascule, que sa vie bascule. Elle a peur. Il lui faut du matériel pour affronter la mort, pour accompagner la mort dans son voyage au long cours : des images, des mots. Petits paquebots, petites pirogues, petites boîtes, petits cercueils, pour rester dans le courant de la vie.

Supplice

Dans *Comme si de rien n'était*, on trouve la citation d'une chanson enfantine classique. La seule chanson enfantine dans le roman, à peu près la seule chanson enfantine française classique qui se termine ironiquement par un supplice.

Si vous pendouillez Pie-e-rre
Pendouillez moi-z-avec. (Bis)
Et l'on pendouilla Pierre et sa Jeannette avec,
Et sa Jeannette avec.

Victoire sur la mort

La fin de *Comme si de rien n'était* :

Georges : Pourquoi pensais-tu à la mort ?
– Peut-être parce que je ne t'ai pas vu de la journée.
– Il va donc falloir se débrouiller pour mourir ensemble.
Ils rient.
Ils plongent dans le lac, dans leur eau, là où les mouvements sont faciles, où les corps ne vieillissent jamais, où les pensées sont légères, où le futur est le bonheur.
Ils s'endormiront avant l'aube.